

ALLÉES ET VENUES DANS L'ESPACE HUMAIN : DÉCLIN DES POPULATIONS DE CARIBOU ET NOTION DE CYCLE CHEZ LES SCIENTIFIQUES ET LES INUIT DU QUÉBEC ARCTIQUE

Douglas NAKASHIMA et Marie ROUÉ*

Résumé

Dans l'Arctique les fluctuations des populations animales, tant dans l'espace que dans le temps, sont spectaculaires. A la fin du siècle dernier, le troupeau de caribou du Québec arctique a connu un déclin dramatique pour ne revenir en nombre que dans les années 60. Cet article comparera les interprétations et représentations de deux groupes sociaux, les scientifiques et les chasseurs Inuit, d'un seul phénomène - les disparitions des animaux de l'espace humain. Les scientifiques ont interprété ces phénomènes en termes d'extinctions, en particulier pour les troupeaux de caribous qu'ils accusaient Indiens et Inuit d'avoir décimés. Les Inuit de l'Arctique canadien de l'Est ont leurs propres observations et interprétations sur les causes de ces allées et venues des animaux dans l'espace humain. A partir des dires des chasseurs et de deux mythes qui ont donné lieu à des lithographies par un artiste inuk, nous discuterons des représentations inuit des cycles des caribous et des morses : comment intègrent-elles pensée symbolique et observations écologiques? Paradoxalement, il semble que les scientifiques, englués dans le monde de leurs représentations, aient cédé à la tentation du catastrophisme, faisant du même coup de la mauvaise science. Les Inuit, eux, ont pu disposer de deux registres, dont l'un s'est révélé rigoureusement conforme aux faits et scientifiquement exact, prédisant le retour des troupeaux de caribous.

Mots clés

Inuit, Caribou, Cycles des populations animales, Anthropologie cognitive, Mythes, Savoirs écologiques traditionnels, Ethnobiologie, Catastrophisme scientifique.

Quand des populations animales passent de l'abondance à la rareté, jusqu'à la quasi-disparition de certaines d'entre elles, les hommes s'interrogent. Ils cherchent des causes, souvent même des coupables. Sous ces logiques explicatives affleure l'idéologie, les représentations qu'ont les acteurs sociaux d'un certain ordre du monde, de ce qui le rompt et entraîne rupture de

Summary

Comings and goings in human space - Caribou population declines and the concept of cycles among scientists and Inuit in Arctic Québec.

The Arctic is renowned for drastic variations in animal abundance occurring both in time and in space. At the end of the last century, the caribou population of Arctic Québec crashed, not to be seen again in numbers until the 1960s. This paper compares the interpretations and representations by two social groups, scientists and Inuit hunters, of a single phenomenon - the disappearance of animals from human space. Scientists have portrayed these events as extinctions, and in the case of Québec caribou, have accused Indians and Inuit of decimating the herds. Inuit of the eastern Canadian Arctic have their own observations and interpretations of animal comings and goings. Through hunter accounts as well as two myths depicted in the lithographs of an Inuk artist, we examine Inuit representations of change in the abundance of caribou and walrus, illustrating how symbolic thought merges with ecological observation. Paradoxically, it is the rigor of the scientists which is called into doubt. Entangled in the webs of their own system of representations, they succumb to the temptation of catastrophism. As for the Inuit, they have at their disposal two distinct systems of logic. One of these has proven scientifically correct, predicting the return in massive numbers of Québec caribou herds.

Key Words

Inuit, Caribou, Animal population cycles, Cognitive anthropology, Myth, Traditional ecological knowledge, Ethnobiology, Catastrophe theory.

l'harmonie, disparition des animaux, famine. Nous aimerions ici comparer les interprétations des allées et venues des animaux dans le même espace humain, par deux groupes d'acteurs sociaux. Nous passerons donc des explications des scientifiques, biologistes en particulier, à celles des chasseurs Inuit, quant à la disparition de la population de caribou de l'Ungava⁽¹⁾ au

* URA CNRS 882, Laboratoire d'Ethnobiologie-Biogéographie, Muséum national d'Histoire naturelle, 57 rue Cuvier, 75005 Paris, France.

⁽¹⁾ Dans cet article nous emploierons les dénominations "Ungava", "Québec arctique" ou "nordique" comme des quasi-synonymes. La dénomination "Ungava", qui est plus ancienne, inclue toutefois non seulement le Québec arctique, mais également le Labrador.

tournant de ce siècle. Nous ferons aussi allusion aux disparitions des populations de morses, à la même époque. Comment se mêlent ou s'opposent savoir, science, et idéologie ou représentation ? De ces deux groupes d'acteurs sociaux, l'un aurait-il le monopole de l'observation naturaliste et de la science, tandis qu'à l'autre serait dévolu l'irrationnel, le mythe, les croyances ?

A la fin du 19^{ème} siècle les troupeaux de caribou de l'Ungava connurent un déclin drastique. Pendant la première moitié du 20^{ème} siècle cette quasi-disparition des caribous eut des conséquences tragiques. La survie des Inuit et Indiens devint alors extrêmement difficile, le caribou étant non seulement une source importante de nourriture, mais également le matériau par excellence du vêtement d'hiver, un élément essentiel de la lutte contre le froid. La Compagnie de la Baie d'Hudson et le gouvernement durent se procurer des peaux en provenance des troupeaux de rennes élevés dans le delta du Mackenzie (Arctique de l'Ouest) pour les redistribuer aux autochtones du Québec. Des famines décimèrent Indiens et Inuit⁽²⁾, qui durent parfois avoir recours pour survivre à l'aide des Euro-canadiens⁽³⁾.

Le catastrophisme des scientifiques

Les données des biologistes furent pendant une période de cinquante ans fort simples. L'immense troupeau qui permettait à plusieurs groupes autochtones de subsister décroît depuis les années 1880. Rapports et recensements confirment ce que les chasseurs affirment. Dès 1882, Turner atteste que les caribous sont nombreux, mais commencent à diminuer (Turner, 1894). Elton (1942) qui a recueilli de nombreux témoignages d'explorateurs, missionnaires et gérants de postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson entre 1884 et 1935 confirme le déclin continu du troupeau, de la côte de la Baie d'Hudson au Labrador. A ce moment-là, le diagnostic que posent la plupart des observateurs scientifiques est celui de l'imminente disparition de cet immense troupeau. En 1956, lors du premier recensement aérien au Québec nordique, Banfield et Tener (1958) comptent seulement 6.000 caribous. Les caribous ont quasiment disparu de l'habitat côtier où les Inuit chassaient, et seuls quelques groupes épars de plus en plus rares subsistent à l'intérieur des terres. Ce n'est que dans les années 60 que les

caribous réapparaissent en nombre, contredisant alors les sombres prédictions qui annonçaient leur fin. Car dans les années 80, le troupeau de la rivière George dépasse 600.000 individus et connaît des migrations très étendues dans toute la péninsule de l'Ungava. Son expansion est alors si formidable que les biologistes à nouveau s'inquiètent. Ils craignent qu'il ne dépasse la capacité de charge du territoire, et demandent aux autochtones de monter une opération de chasse commerciale. Ils considèrent qu'il est impératif que dans un souci de gestion le prélèvement des Autochtones sur le troupeau augmente. Sinon, ils craignent quelque catastrophe... dans un tout autre contexte, cependant !

Des troupeaux décimés par les Autochtones grâce aux armes à feu modernes

C'est aux interprétations qu'ont donné les scientifiques de cette "disparition" des caribous de l'Ungava, avant que leur réapparition ne vienne compliquer l'analyse, que nous nous intéresserons d'abord. Charles Elton est un des scientifiques qui accusent Indiens et Inuit d'être la cause de ce désastre. Dans son travail sur les cycles des populations animales "Voles, Mice and Lemmings", il affirme que c'est l'acquisition des armes à feu par les Autochtones qui, entraînant des tueries excessives, a déterminé la disparition des troupeaux (Elton, 1942). Cette explication n'est pas nouvelle : elle prend place dans un système d'arguments déjà bien développé, que nous résumerons brièvement ici. *La thèse de l'équilibre proie-prédateur se développe en effet conjointement à celle de la technologie primitive* (Nakashima, 1991) :

"Depuis des centaines d'années les populations indiennes ont dû mourir de faim par intervalles, donnant aux caribous l'occasion de devenir plus nombreux, puis tuant beaucoup de caribous, jusqu'à ce qu'un autre échec à rencontrer leur piste capricieuse entraîne à nouveau la famine chez les Indiens." (Elton, 1942, notre traduction)

Ces deux thèses représentent un Naturel ou Sauvage passif, subissant les lois de la nature au même titre que les autres prédateurs. Porté à chasser sans tenir compte des capacités de reproduction animale, le chasseur en subit les conséquences.

(2) Dans une lettre du 16 avril 1925 au Ministre de l'Intérieur Charles Stewart, le révérend Walton (1925) demande instamment qu'on introduise des rennes domestiques en Ungava pour remplacer la population de caribou disparue et nourrir les Cris et les Inuit. Il atteste de nombreuses famines : en 1892-3 cent cinquante Indiens meurent de faim au sud de Fort Chimo, sept à Cape Jones, en janvier 1893 seul un survivant témoigne du décès de toute sa famille. En 1911 une femme esquimau et ses deux jeunes filles meurent au nord du poste de Grande-Baleine, et dans la même région vingt trois Indiens meurent de faim en 1916, cinq en 1918-19.

(3) L. T. Burwash, "Ingénieur d'exploration", écrit dans une lettre du 12 avril 1927 : "Les caribous n'existent plus à plusieurs jours de voyage, et les mammifères marins ne sont pas très abondants. A moins que l'on ne prenne quelque action pour les soulager, ils (les autochtones) seront forcés de vivre sur les rations des comptoirs de traite ou de mourir de faim, l'une ou l'autre éventualité conduisant à leur ultime destruction. Quand j'étais à Londres, j'ai été informé qu'un des postes avait distribué pour 19.000 \$ de rations durant l'année passée."

Diminuant par ses actions les populations dont il dépend, les famines ont raison de lui. La population humaine diminuant alors, la pression de chasse diminue, laissant le troupeau se reconstituer. Puis le cycle recommence, l'accroissement de la population humaine prédatrice causant la diminution de la population chassée. Notons que si nous lisons ce qui précède en remplaçant "populations humaines" par loup, nous obtenons alors une variante du même modèle, utilisée également pour expliquer les cycles des populations de caribou.

La thèse de la technologie primitive rend compte d'un phénomène presque inverse, puisqu'il s'agit d'expliquer pourquoi, sans toutefois posséder la moindre intelligence gestionnaire, les populations humaines ne viennent pas à bout des ressources animales. Si ces troupeaux de caribou ont pu survivre des millénaires aux populations humaines, c'est simplement, disent les tenants de cette thèse, que la technologie dont disposaient alors ces pauvres chasseurs ne leur permettait pas d'exploiter plus efficacement leur environnement. Ils étaient obligés d'en laisser !

Revenons à Elton, et aux nombreux auteurs qui soutiennent la thèse des menaces que la technologie moderne, en particulier les fusils à répétition, fait peser sur la faune nordique (eg. Banfield et Tener, 1958, Kelsall, 1968). Une fois des armes efficaces à la main, les chasseurs autochtones laissent libre cours à leurs instincts meurtriers. Et les récits font foi de massacres abusifs, d'animaux tués seulement pour la langue ou pour la peau, et laissés sur place à pourrir. En 1944, J. G. Wright écrit par exemple dans un rapport dont les sources sont Elton, Low, ainsi qu'un rapport de l'administration des territoires du Nord-Ouest écrit en 1927 par Burwash :

"La Compagnie de la Baie d'Hudson affirme que ce troupeau comptait des centaines de milliers (de caribous) et a été décimé par d'odieuses tueries des animaux au moment de la migration, par les Indiens de l'intérieur et les Esquimaux de la côte." (Wright, 1944)

Puisqu'il n'y a jamais eu de gestion consciente de la faune par les populations indigènes, la technologie est entre leurs mains un grand danger. Car de surcroît l'autre facteur de régulation, la famine, conséquence d'une chasse abusive, disparaît. Las ! Dès les années 50 les allocations familiales, pensions de vieillesse, magasins d'alimentation nourrissent ces hommes et femmes, leur permettant de se reproduire. Pis, les modes de transport moderne, motoneiges ou même avions, font de l'homme à partir des années 60 un redoutable concurrent du loup, jusque là seul capable de suivre un troupeau de caribous (Calef, 1981). Au lieu de se cantonner dans leur répertoire antérieur de chasseur saisonnier, qui ne suit pas les troupeaux mais les rencontre seulement en certains points, Indiens et Esquimaux d'aujourd'hui, dans les phantasmes des biologistes, poursuivent les troupeaux sans relâche.

Reprenons pour ce premier point notre question initiale : un immense troupeau décimé par les Autochtones armés de fusils modernes, sommes-nous dans le domaine de la science ou des représentations ? Un premier argument, celui de la technologie primitive, est peu convaincant. Dans tout le monde circumpolaire les chasseurs ont toujours su comment abattre de grandes quantités de caribous en se postant sur leurs routes de migration : point n'est alors besoin, lorsqu'on chasse un caribou qui traverse les rivières à la nage, de la technologie moderne. Kayak ou canot et lance suffisent, l'homme profitant de sa rapidité sur l'eau et de sa connaissance des déplacements saisonniers animaux. C'est d'ailleurs l'observation de ces chasses par des observateurs ignorants qui donne lieu au mythe des carcasses abandonnées après que l'on ait seulement prélevé la peau. C'est en fait à la fin de l'été et lors de la migration de l'automne que l'on se procure les dizaines de peaux destinées au renouvellement de la garde-robe d'hiver. Les animaux tués sont nombreux, et destinés avant tout à satisfaire les impératifs de la lutte contre le froid. La viande, lorsqu'il ne fait pas assez froid pour qu'elle soit conservée pour l'alimentation humaine, est alors destinée à la nourriture des chiens de traîneau, un autre besoin qui n'est pas pris en compte par les observateurs occidentaux. En bref, les faits relatés n'ont rien à voir avec l'apparition du fusil, mais témoignent au contraire de la perpétuation de techniques de chasse efficaces.

La thèse de l'équilibre proie-prédateur nous paraît, comme la précédente, peu fondée scientifiquement : elle pourrait l'être pour une population humaine qui ne dépendrait que d'une espèce animale, ce qui n'est pas le cas des Indiens, et encore moins des Inuit, qui dépendent tout autant d'autres mammifères terrestres, des mammifères marins, des poissons et oiseaux aquatiques. La rareté d'une espèce importante détermine des stratégies concurrentes d'exploitation du milieu, qui peuvent être moins efficaces, mais ne laissent pas la population sans ressources. Enfin cette thèse va dans le même sens que la précédente, en supposant une impuissance tragique des Inuit et des Cris face aux diktats de la Nature. Sahlins, en introduisant la notion de société d'abondance pour parler de l'économie des sociétés primitives, a fait une critique radicale de toutes ces conceptions misérabilistes (Sahlins, 1976). Nous ne la reprendrons pas ici.

Quant à l'hypothèse centrale, qui, en imputant la responsabilité aux Autochtones, décrète la disparition du troupeau de l'Ungava, les faits se sont chargés de l'infirmier. Il s'agissait seulement d'un cycle, puisque le troupeau voué à la disparition est aujourd'hui très bien portant. Pourquoi alors de si nombreux observateurs ont-ils cédé à la tentation du catastrophisme ?

Des troupeaux menacés par les incendies allumés par les Indiens

Dès 1896, l'explorateur Low (1896) accuse également les feux, et les Indiens qui les causent en allumant des signaux de fumée, d'avoir détruit lichens et troupeaux qui s'en nourrissaient. Il précise que près de la moitié de la superficie boisée du Québec nordique avait été détruite par les feux au cours des vingt à trente années précédant son voyage dans cette région (Low, 1896). Burwash décrit en 1921 un feu de 400 kilomètres de long sur 160 de large qui aurait détruit la nourriture des caribous sur 100 kilomètres au sud-est du Golfe de Richmond (Burwash, 1927).

Il n'y a pas de doute, d'une part que ces feux soient importants et fréquents, d'autre part que, vu les 30 à 50 années nécessaires à la repousse du lichen, ils puissent être une des causes du déclin des troupeaux de caribou. Nous n'avons pas de données à ce sujet. Mais nous apporterons ici quelques précisions sur deux points : le rôle des feux dans la dynamique des forêts boréales et la responsabilité des Indiens.

Selon les botanistes et écologues, les feux de forêt jouent un rôle critique et indispensable dans le maintien de ces forêts de conifères (Feit, 1978 ; Wright 1944). D'après une étude des anneaux des arbres pour les forêts du nord de l'Ontario, il semble que des feux importants se développent à des intervalles d'environ 30 ans, et aient eu lieu en particulier en 1820, entre 1850 et 1865, autour de 1895, et en 1923. Le modèle général de l'écologie de la forêt boréale est à peu près le suivant. Les forêts matures d'épinettes (dénomination au Québec des épicéas : *Picea maritimus*, *P. glauca*) et de sapins baumiers (*Abies balsamea*) connaissent un ralentissement de leur processus de reproduction, suivie d'une détérioration. Plus la forêt devient dense, moins la quantité de soleil qui atteint le sol est élevée. Le déclin des températures au sol est particulièrement critique en été, seule période, de surcroît très courte, durant laquelle les températures sont assez élevées pour permettre la décomposition organique. L'activité des micro-organismes se réduit, les matières organiques s'accumulent sans qu'il y ait incorporation dans le sol minéral. A ce stade de développement de la forêt, la couche organique non décomposée crée des conditions très propices aux incendies. Quand le feu intervient, il libère les éléments nutritifs. Ceux-ci, déposés à la surface du sol réchauffée par le feu, permettent la régénération de la forêt, et un nouveau cycle de développement de la forêt est initié.

Quant à la responsabilité des autochtones, elle ne paraît pas vraisemblable dans ces régions : le feu fait partie du cycle naturel de la forêt, et il est déclenché par des éléments naturels, comme la foudre. Chez d'autres groupes, les Cris des plaines canadiennes par exemple, le feu a été utilisé en tant que technique d'entretien du milieu. Mais ce n'est pas le cas chez les Indiens du Nord du Québec (Feit, 1978 : 214 ; Nakashima et Roué, 1993-4).

Les thèses inuit : mythes et cycles

Nous présenterons deux thèses inuit, la première d'ordre symbolique, la seconde d'ordre écologique, basée sur la notion de cycle. Deux lithographies dont nous donnons ici la reproduction (fig. 1 et 2), gravées par Tivi Etok, un Inuk de Kangirsualujuaq, Québec arctique, sont tirées d'un recueil intitulé "In the days long past", en français "Autrefois". L'image est accompagnée d'un texte écrit en syllabique, notation de la langue Inuit inventée par un missionnaire, et illustre deux moments d'un mythe. Nous donnons ici la traduction des commentaires de l'artiste. Précisons que comme tous les Inuit qui se livrent à l'art, Tivi Etok est avant tout un chasseur et un pêcheur, un Inuk ordinaire avec lequel nous avons eu plusieurs entretiens lors de séjours de terrain dans son village.

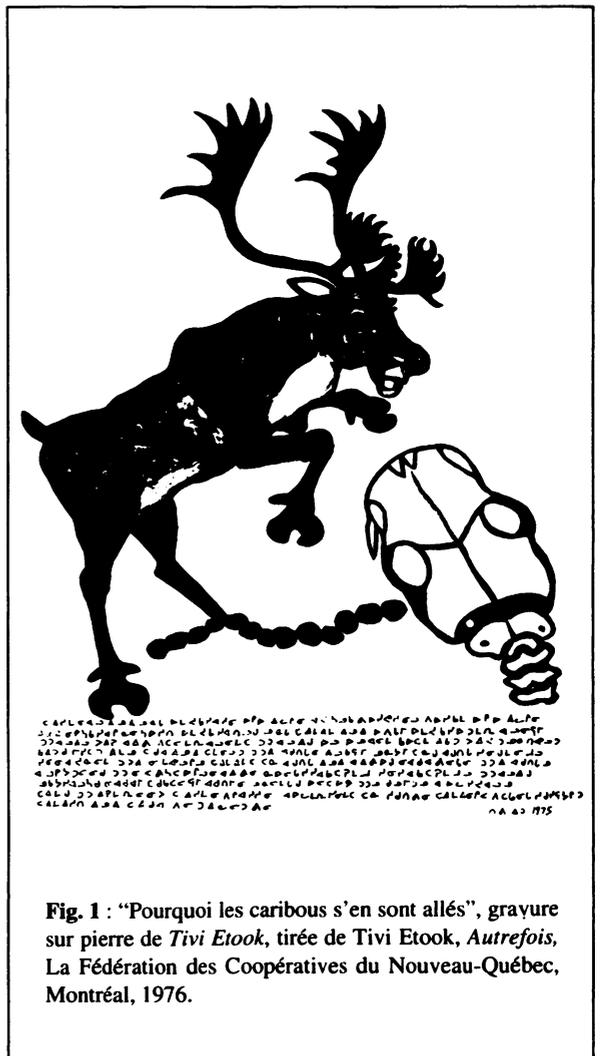


Fig. 1 : "Pourquoi les caribous s'en sont allés", gravure sur pierre de Tivi Etok, tirée de Tivi Etok, *Autrefois*, La Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec, Montréal, 1976.

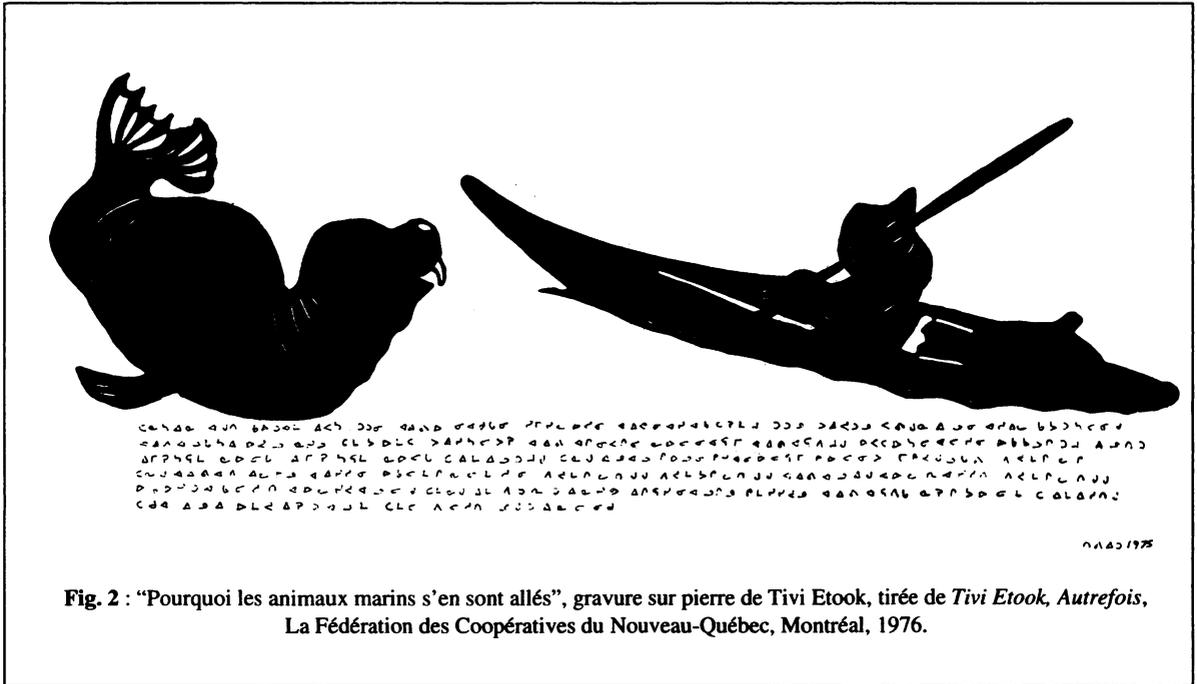


Fig. 2 : "Pourquoi les animaux marins s'en sont allés", gravure sur pierre de Tivi Etook, tirée de *Tivi Etook, Autrefois*, La Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec, Montréal, 1976.

Pourquoi les caribous s'en sont allés

Bien qu'autrefois, il y a très longtemps, il y eût beaucoup de gibier, les chasseurs faisaient des caches de viande durant l'été quand le gibier était extrêmement abondant. Ils chassaient alors le caribou, le morse et le phoque, car ces animaux étaient tous abondants. Pendant la migration des caribous, les Inuit chassaient jour et nuit. C'est quand les caribous traversaient les rivières à gué qu'on les tuait. Tout le monde campait à cet endroit, pour attendre les caribous. Une fois, un chasseur qui voulait dormir mais aussi chasser le morse, décida de barrer le passage des caribous en migration, pensant qu'il pourrait les retenir durant son absence. Il trouva un gros crâne de morse et, en le faisait rouler avec son pied, le plaça sur le chemin suivi par les caribous. Quand ils virent leur chemin bloqué, les caribous se rassemblèrent en si grand nombre qu'ils recouvraient les terres. Ensuite, ils quittèrent la région et ne revinrent jamais. Depuis ce temps le manque de caribou a entraîné la famine chez les Inuit.

Pourquoi les animaux marins s'en sont allés

Le lendemain, le chasseur qui avait barré la route du caribou avec le crâne de morse s'en alla à la chasse au morse. Lui, qui avait causé tant de problèmes avec le caribou, voulait disposer de viandes variées ! Dans son kayak, il rencontra beaucoup de phoques annelés et barbues, et un grand troupeau de morse. Un gros morse mâle remonta à la surface. Alors que le chasseur s'approchait pour le harponner, il fut interrompu

par un jeune et petit morse qui lui parla. Il lui dit dans la langue des Inuit : "J'ai soif d'être harponné". Le chasseur répondit : "Tu es si petit, je ne te veux pas". Le petit morse s'en alla en pleurant vers le troupeau et leur dit : "Il ne nous veut pas. Il faut tous partir. Il ne veut pas de nous." Alors, parce qu'on lui dit qu'il n'était pas désiré, le troupeau entier s'en alla dans une telle hâte que les eaux en bouillonnaient. Leur départ fut si rapide que l'air fut rempli de vapeur semblable à de la neige. Et cela parce que le petit morse n'était pas désiré. C'est ainsi que les eaux se vidèrent d'animaux, et que par la suite les gens moururent de faim.

Ces deux courtes histoires doivent être interprétées à la lumière de la pensée symbolique et chamanique inuit. Selon les Inuit, le monde se sépare en deux importants domaines qui s'excluent et s'opposent : le domaine de la mer et celui de la terre. Pour maintenir l'ordre du monde, nombreuses étaient les pratiques symboliques, prescriptions et prohibitions. Le caribou représente l'animal terrestre par excellence. Dans la taxonomie inuit, les mammifères terrestres, caribou inclus, sont rassemblés sous un taxon particulier, **pisuttiit**, "ceux qui marchent". Cette catégorie d'animaux s'oppose à celle des **puijiit**, "ceux qui montent à la surface" (pour respirer) qui rassemble les mammifères marins : phoques, morses et baleines (Nakashima, 1991). Pour éviter d'offenser les esprits des animaux, et surtout Sedna, l'esprit Maître des mammifères marins, il était interdit de manger de la viande de caribou le

même jour que de la viande de phoque, morse ou baleine. Il n'était pas permis non plus de garder de la viande de caribou et de la viande de mammifère marin dans la même maison. Si quelqu'un, qui avait mangé du caribou ce jour-là, devait rendre visite à une maisonnée où l'on mangeait du mammifère marin, il lui fallait suivre une procédure particulière. Comme il ne pouvait pas se nourrir de *puijiiit*, il était autorisé à apporter du caribou pour ses besoins. Il fallait toutefois que la viande fut enveloppée, posée sur la plateforme où l'on dort, pas sur les bancs latéraux, et qu'aucun morceau ne touche le sol (Rasmussen, 1929). Car l'intérieur de la maison de neige est la représentation symbolique du cosmos. C'est pourquoi le caribou doit reposer sur la plateforme, qui symbolise la terre, et ne pas entrer en contact avec les bancs latéraux ni le sol, qui représentent la banquise et la mer (Saladin d'Anglure, 1978).

Cette même opposition entre le monde de la terre et celui de la mer a donné naissance au tabou qui interdit la couture des peaux de caribou sur la glace de mer. Il n'était pas facile pour les femmes de s'y conformer, car il leur fallait terminer tous les vêtements d'hiver de la famille : gants, parkas, bottes avant que le groupe ne puisse aller habiter sur la banquise. Aussi bien le moment où les femmes pouvaient commencer à coudre que celui où elles devaient s'arrêter était déterminé par la capture des animaux marins. La couture commençait en effet dès la formation de la glace de mer et la capture du premier phoque au harpon, et devait se terminer impérativement avant que le premier morse ne soit attrapé.

“Pour cette raison toutes les familles étaient anxieuses de finir le travail sur les peaux de caribou aussi vite que possible, car la saison de chasse au morse ne commençait pas avant que cela soit fait” (Boas, 1888).

Le chasseur de la première histoire est traversé par des désirs contradictoires, chasser le caribou, chasser le morse. Exaspéré par le flot ininterrompu des mammifères terrestres, perdant le contrôle de lui-même, il s'imagine qu'il peut s'installer en Maître des animaux, et leur enjoindre de cesser leur migration. Les habitants d'Igloodik, les Iglulingmiut, avaient imaginé une organisation sociale et un partage des tâches qui leur évitait de tels dilemmes. Tandis que les hommes d'âge mûr et les vieux passaient l'été sur la côte où ils se livraient à la chasse aux animaux marins, les plus jeunes s'adonnaient à la chasse aux caribous. Tous les actes de l'homme qui voulait chasser animaux terrestres et marins dans un même temps violent les préceptes fondamentaux du code de la bonne conduite inuit. Car l'histoire nous dit que non seulement il veut tout et tous à la fois, mais que de surcroît il veut prendre du repos pendant que les animaux sont là, prêts à être chassés. Il s'inscrit à l'opposé de ce qui fait le chasseur admiré et respecté, l'*inummarit*, celui qui a acquis l'*isuma*, en quelque sorte la raison, la

maîtrise de soi, la sérénité. Jamais en effet un homme digne de ce nom ne se laissera aller à la colère, ni à des actes impulsifs qui sont le fait des enfants, ou encore de ceux qui ont une conduite infantile, les Occidentaux par exemple.

Notre homme enfin, en proie à l'ambivalence de ses désirs, croit pouvoir régenter le monde naturel et devenir le Maître des Animaux : il bloque la route des animaux de la terre avec un crâne d'animal marin, installant la confusion là où la séparation est de règle, mélangeant deux mondes, deux espaces, deux moments du cycle annuel. Il provoque alors la disparition des animaux qu'il avait cru pouvoir retenir selon son bon vouloir, et la faim des hommes qui en dépendent.

Les animaux ne sont pas en effet pour les Inuit une proie à laquelle on livre une guerre sans merci, mais des êtres qui se donnent à vous volontairement, et continueront à le faire s'ils reçoivent le respect qui leur est dû. C'est ce que nous rappelle la deuxième histoire. A la générosité des animaux répond le respect du chasseur, qui ne peut interrompre cette transaction par un refus, même momentané, de leur don de soi. Les animaux ont une âme, et les humains, qui ne consentent que leur enveloppe corporelle, se doivent de les aider à se réincarner. Quand “l'âme retourne aux os” (Rasmussen, 1929), le même chasseur peut ainsi attraper à nouveau le même animal. Quand un chasseur de l'Arctique de l'Est a la chance de recevoir un phoque, il découpe sa carcasse, rassemble les os qu'il nettoie soigneusement. Il les remet ensuite là même où le phoque s'est donné, dans le trou de respiration. En hiver en effet c'est au trou dans la banquise où le phoque vient respirer que le chasseur l'attend pour le harponner. Un vieux chasseur de Sanikiluaq prononce alors les mots suivants : “Je vous remets (dans l'eau) afin que je puisse vous attraper de nouveau” (Nakashima, 1992). Ce cycle des âmes se perpétue tant que les hommes, qui sont les hôtes des animaux chassés, les reçoivent comme il se doit.

Or notre chasseur, qui tout à l'heure méprisait les caribous qui venaient à lui, maintenant dédaigne le petit morse qui l'aborde, lui reprochant sa taille. Leur dialogue mérite plus ample explication. Les Inuit disent en effet que les phoques ou les morses qu'ils ont harponné ont soif d'eau douce, et donnent de l'eau à boire à l'animal mort. C'est ce que signifie la demande du petit morse, qui, comme il l'exprime dans un raccourci poétique, “a soif d'être harponné”.

Le petit morse avertit les siens qu'ils ne sont pas désirés, et tous alors s'en vont de la mer, laissant les humains affamés. On imagine le rôle éducatif qu'avaient ces histoires racontées par les vieux aux jeunes générations, fixant ainsi dans leur esprit d'une façon dramatique les dangers d'un manque de respect du chasseur envers les animaux. Mais elles sont aussi destinées à expliquer une disparition réelle des caribous au début du siècle. Elles ne sont pas cependant le seul type d'explication et d'analyse que les Inuit ont à leur disposition. Lors

d'une enquête au Québec arctique sur les savoirs ethnobiologiques concernant les caribous (Roué, 1984, 1985), les Inuit nous ont affirmé avoir toujours su que ces animaux reviendraient. Leurs parents ou grands-parents leur montraient sur la côte les sentes sur lesquels les troupeaux avaient marché quand eux-mêmes étaient jeunes, leur affirmant que c'est sur ces mêmes chemins que les caribous reviendraient. A cette époque pourtant (vers les années quarante) ils étaient très rares, et avaient complètement quitté l'habitat côtier. Ceux qui étaient chassés, en très petit nombre, se trouvaient loin à l'intérieur des terres, en particulier près du Lac à la Hutte Sauvage. Ce qu'affirmaient ces informateurs en 1985, à un moment où les caribous étaient à nouveau en très grand nombre, c'est que, contrairement aux biologistes occidentaux qui avaient cru le troupeau condamné, leurs ancêtres leur avaient transmis la certitude qu'il s'agissait d'un cycle. Pendant le moment du cycle où le troupeau était au plus bas, les animaux, très peu nombreux, abandonnaient leur habitat côtier. Mais les Anciens savaient que ce changement d'habitat était momentané, et que les animaux reviendraient sur les traces mêmes qui témoignaient de leur passage. D'où ces Anciens, qui expliquaient aux jeunes d'alors comment interpréter en termes globaux et cycliques la diminution des hordes de caribou en prévoyant une évolution à long terme, tiraient-ils leur savoir ? Très certainement, des enseignements que leurs ancêtres leur avaient transmis, car ces cycles de population de caribou, qui sont des cycles très longs (environ cinquante ans entre le maximum et le minimum du cycle) ont certainement été observés et discutés par des générations d'Inuit. Mais on peut également supposer que l'observation des cycles d'autres animaux, qui sont plus courts et parfaitement connus des Inuit, ceux des lemmings, des renards, des ptarmigans, leur permettaient d'inférer ce cycle long pour les caribous.

Conclusion

Il est temps, après bien des détours, de reprendre notre question de départ. Quand on compare les hypothèses des scientifiques et celles des Inuit sur le dramatique déclin de la population de caribou au Québec arctique, qui détient la science, où sont les "croyances" ou représentations ? Commençons par une thèse commune aux deux groupes : il y a un coupable. Une telle catastrophe pour les humains ne peut s'expliquer sans une faute humaine. Quant au coupable et à la qualité de ses actes, c'est là qu'une divergence émerge.

Les biologistes pensent que les Inuit et les Indiens sont coupables de surexploitation du troupeau qu'ils ont décimé en raison de l'introduction des armes modernes. L'équilibre relatif du cycle proie-prédateur est rompu. On n'est plus dans un cycle, mais dans un processus de destruction provoqué par les Autochtones.

Les Inuit, eux, pensent, qu'un individu perturbateur, en brisant tous les interdits, en oubliant le dualisme essentiel entre le monde de la terre et le monde de la mer, a provoqué le départ des troupeaux. Pourtant les conséquences de cet acte, même si elles sont terribles, ne sont pas irréversibles. Des hommes meurent de faim, des groupes disparaissent, mais les hommes ne sont pas condamnés à jamais. Car si l'on interprète, en conformité avec la vision du monde inuit, les apparitions/disparitions des animaux en termes de transgression des interdits, on a des moyens dans ce système de pensée de rétablir l'ordre symbolique. Le chaman, aidé des ses esprits auxiliaires, de ses charmes, peut intercéder auprès des Maîtres des animaux pour que la relation harmonieuse et le flux se rétablissent. Si l'intervention chamanique n'est pas présente dans les deux récits commentés ici, c'est qu'il s'agit de mythes destinés à être racontés à satiété pour l'édification des enfants et le renforcement des croyances du groupe. Ce type d'explication symbolique ne représente pourtant qu'un des répertoires ou registres des Inuit. Il en existe un autre, que nous qualifierons de "science du concret" au sens où Lévi-Strauss l'entend. Et dans ce cadre là, les Inuit semblent avoir prédit avec beaucoup d'exactitude ce qui s'est réellement passé et correspond donc à la réalité scientifique. Les populations de caribous connaissent des cycles longs et importants, disparaissant à l'intérieur des terres lorsqu'ils sont très peu nombreux, réoccupant l'habitat côtier, sur les traces même de leurs ascendants caribous, lorsqu'ils reviennent en nombre.

Notre conclusion sera donc de l'ordre du paradoxe. Les scientifiques occidentaux, englués dans le monde de leurs représentations, ont cédé à la tentation du catastrophisme, faisant du même coup de la mauvaise science. Les Inuit, eux, ont pu disposer de deux registres, dont l'un s'est révélé rigoureusement conforme aux faits, et scientifiquement exact, prédisant le retour des troupeaux de caribous. Ils avaient le bénéfice de pouvoir raisonner selon deux logiques qui pouvaient coexister sans avoir besoin d'être conséquentes. Ce résultat est conforme aux récents développements des sciences cognitives. Nous utilisons selon les circonstances, selon le contexte, l'un ou l'autre registre que nous avons à notre disposition, ou même des bribes de l'un et de l'autre, sans que l'absence d'articulation entre l'un et l'autre ne nous gênent. Ne pouvons-nous imaginer que le cartésianisme de notre pensée, la prétention de la pensée scientifique d'abolir toute "croyance" ou présence des représentations pré-scientifiques dans la science, ne nous pousse quelquefois aux erreurs scientifiques ? Nous pourrions alors mettre la prédiction de l'éradication des troupeaux de caribous par les scientifiques au compte du "retour du refoulé".

Bibliographie

- BANFIELD A.W.F., TENER J.S., 1958.– A Preliminary Study of the Ungava Caribou. *Journal of Mammalogy*, 39 : 560-573.
- BOAS F., 1888.– *The Central Eskimos*. The Sixth Annual Report of the Bureau of Ethnology. Washington : Smithsonian Institute.
- BURWASH L.T., 1927.– Memorandum du 12 avril 1927 à Mr. Finnie. Ottawa: Archives Nationales du Canada.
- CALEF G., 1981.– *Caribou and the barren-lands*. Ottawa : CARC éd.
- ELTON C., 1942.– *Voies, mice and lemmings - Problems in population dynamics*. London : Oxford University Press.
- FEIT H.A., 1978.– *Waswanipi Realities and Adaptations : Resource Management and Cognitive Structure*. Thèse de doctorat, Université McGill.
- KELSALL J.P., 1968.– *The Migratory Barren-Ground Caribou of Canada*. Ottawa : Department of Indian Affairs and Northern Development.
- LOW A.P., 1896.– Report on explorations in the Labrador Peninsula along the Eastmain, Koksoak, Hamilton, Manicouagan and portions of other rivers, in 1892-95. *Ann. Rep. Geol. Surv. Can.* 8 : 1-387.
- NAKASHIMA D., 1991.– *The Ecological Knowledge of Belcher Island Inuit : A traditional basis for contemporary wildlife co-management*. Thèse de doctorat, Université McGill.
- NAKASHIMA D., 1992.– Contrôler les prises ou libérer les âmes ? Représentations de la chasse chez les gestionnaires de la faune et les Inuit. *Journées d'études du Séminaire d'Ethnoscience*, 7 et 8 décembre, Paris.
- NAKASHIMA D., ROUÉ M., 1993-94.– *Notes de terrain sur les Cris de Chisasibi (Baie James)* non publiées.
- RASMUSSEN K., 1929.– *Intellectual Culture of the Iglulik Eskimos, Report of the fifth Thule Expedition, 1921-24*. vol. VII. Copenhagen : Gyldendalske Boghandel.
- ROUÉ M., 1984.– *Notes de terrain sur les savoirs inuit à propos des caribous : Kuujjuaq, Kangirsualujjuaq*.
- ROUÉ M., 1985.– Quelques réflexions sur les caribous et la gestion de la faune. *Recherches amérindiennes*, 15 : 39-43.
- SAHLINS M., 1976.– *Age de pierre, âge d'abondance - L'économie des sociétés primitives*. Paris : Gallimard.
- SALADIN D'ANGLURE B., 1978.– L'Homme (angut), le fils (irniq) et la lumière (qau). *Anthropologica*, N.S. 20 : 101-144.
- TURNER L., 1894.– *Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory*. Eleventh Report of the Bureau of Ethnology, Washington : Smithsonian Institute.
- WALTON, 1925.– Lettre du 16 avril 1925 au Ministre de l'Intérieur Charles Stewart, Ottawa : Archives Nationales du Canada.
- WRIGHT J.G., 1944.– *Extract from a report on economic wildlife of Canada's Eastern Arctic*. Ottawa : Archives Nationales du Canada.
-

Discussion

J. Carette.— Ne peut-on expliquer le cycle de ces troupeaux par l'éthologie ? Les lemmings, les écureuils ne migrent en grandes masses que lorsqu'ils sont trop nombreux dans un domaine vital donné. N'y aurait-il pas de même une régulation de migrations liée aux ressources alimentaires pour une quantité d'animaux donnée ?

M. Roué.— Pour ce qui concerne l'hypothèse de la limitation des ressources alimentaires, elle est particulièrement vraie dans ce cas. Pendant neuf mois de l'année les caribous dépendent de lichens (*Cladonia* spp.) qu'ils trouvent sous la neige et dont la croissance est extrêmement lente (une trentaine d'années à raison de 3-5 millimètres par an). Dès que les besoins du troupeau excèdent la production annuelle en lichens, il y a danger de surpâturage. Mais en fait un autre mécanisme accroît ce risque : les populations importantes de caribous ou de rennes tendent à se déplacer beaucoup, et écrasent les lichens par piétinement. Les Lapons lorsqu'ils gardent leurs troupeaux dans des enclos les nomment en raison de ce phénomène "les enclos de la faim". En les survolant en hélicoptère on peut observer des zones qui apparaissent comme des taches noires au milieu de la toundra là où la terre affleure.

Précisons toutefois que des observations récentes de biologistes québécois et canadiens (Messier F. et al., 1988, *Demography of the George River Caribou Herd: Evidence of Population Regulation by Forage Exploitation and Range Expansion*, Arctic vol. 41, N° 4, p. 279-287) pour le troupeau de la rivière George, qui notent un taux relativement bas de réserves de graisse à l'automne, démontrent un stress nutritionnel en été (donc à un moment de l'année où ils ne dépendent pas du lichen). Alors qu'en général on considère que le facteur limitant pour les ongulés n'est pas le pâturage estival, il semble que dans ce cas ce soit l'habitat estival qui serait limité.

En ce qui concerne les migrations, elles sont en effet pour les caribous beaucoup plus limitées quand le troupeau est au plus bas. On a également constaté que les migrations semblaient s'accroître parallèlement à la taille du troupeau, et que la surface occupée par le troupeau connaissait une grande expansion liée à la taille de la population. Le troupeau de la rivière George, qui occupait 160.000 km² en 1971-75, avait en 1981-84 une aire d'extension de 442.000 km².

A ces deux explications des cycles des populations de caribous, nous pourrions en ajouter quelques autres : l'augmentation des maladies, des parasites comme l'*Echinococcosis*, lorsque la population connaît une augmentation de la concurrence pour les sources de nourriture, ainsi qu'un accroissement des dépenses énergétiques liées à l'extension du territoire, sont des facteurs probables de régulation.

Enfin, il nous faut évoquer un autre modèle qui vise à expliquer les cycles des populations de caribous. C'est celui de la prédation par les loups, dont les populations diminuent avec celles de leurs proies, puis connaîtraient une expansion liée à l'expansion démographique de la population de rennes ou de caribous. A ce moment-là la prédation deviendrait d'une telle importance qu'elle régule à nouveau

la population de caribous, qui commence la phase de déclin de son cycle.

G. Allgöwer.— Il y a eu, au début de la disparition des morses, une sorte de commerce vers l'extérieur de la communauté (cela pourrait justifier aujourd'hui une gestion internationale comme la CITES).

D. Nakashima.— Le développement d'une exploitation commerciale des animaux évoque souvent une profonde inquiétude chez les gestionnaires de la faune, non sans raison. En effet la surexploitation à des fins commerciales de plusieurs espèces avant le tournant du siècle est à l'origine même de la discipline. Citons quelques cas bien connus aux Etats-Unis comme l'extermination de la tourterelle, *Ectopistes migratorius* L. et la quasi-extermination du bison, *Bison bison* L. Quant à la disparition des morses des eaux du sud-est du Canada, elle est due à un phénomène semblable - la surexploitation de l'espèce par des explorateurs et pêcheurs - mais elle a eu lieu à une époque bien antérieure (16e et 17e siècles). Dans l'Arctique canadien aujourd'hui, les populations de morse se portent bien. De temps en temps on rapporte que seules les défenses ont été prélevées sur des morses abattus par des chasseurs inuit. Ces incidents, qui sont souvent le fait de jeunes chasseurs, restent rares et sont désapprouvés par la communauté, mais ils déclenchent chez les gestionnaires des réactions extrêmes. La convention CITES (Convention on International Trade in Endangered Species), en contrôlant le commerce international des produits animaux, peut dissuader de l'exploitation de certaines espèces. Toutefois on ne peut pas gérer au sens biologique du terme au niveau de l'espèce et à distance : c'est seulement à celui de la population qu'une telle action prendrait sens.

S. Beyries.— Connaît-on une utilisation identique des peaux pour le vestimentaire chez les Inuit et les Cris ?

M. Roué.— Oui, le caribou et le renne étaient le matériau par excellence du manteau d'hiver chez les Inuit comme chez les Cris, et plus généralement chez les peuples circumpolaires, en Amérique comme en Europe et en Asie, dans l'Arctique et le Subarctique. C'est aussi en fourrure de caribou que l'on confectionnait guêtres, mocassins et moufles d'hiver, le vêtement d'été nécessitant des peaux débarrassées de leur poil.

A. Ducros.— Vous avez signalé, dans le système de pensée de ce groupe inuit, une forte opposition entre mammifères terrestres et marins. Or, il existe un autre mammifère, à la fois terrestre et marin, carnivore, qui disparaît parfois (migrations, hibernation) : il s'agit de "Nanouk", l'ours polaire. Quelle est sa place dans cette conception bi-catégorielle ?

D. Nakashima.— J'ai étudié le système de classification des animaux chez les Inuit des Iles Belcher, un archipel qui se situe juste au large de la côte ouest du Québec arctique. Dans

cette région, où la chasse à l'ours polaire a un rôle important dans la vie matérielle et symbolique, il n'y a pas d'ambiguïté sur le statut de l'ours polaire dans la taxinomie. *Nanuk* est classé parmi les caribous, loups, renards et lièvres, comme un membre des *pisutiit*, "ceux qui marchent". Il fait partie des animaux terrestres, le groupe qui s'oppose aux *pujiiit*, "ceux qui montent à la surface", les mammifères marins, phoques, morses et baleines. Certes, les Inuit reconnaissent une grande affinité de cette espèce avec l'espace marin et ses grandes capacités en natation. Mais les Inuit continuent à classer l'ours parmi "ceux qui marchent", en raison des différences morphologiques fondamentales entre l'ours et les mammifères marins, phoques, morses et baleines.

M. Garcia.— 1) Existe-t-il le même type de mythes chez les Indiens utilisant le même territoire de chasse ?

2) Lors de leur visite en 1991 de la grotte du Tuc d'Audoubert en Ariège, Lucy et Noah Meeke, Inuit de Poste de la Baleine, n'ont pas du tout été étonnés de ren-

contrer des empreintes et des ossements d'ours sur le sol de la grotte. (remarque après la question de A. Ducros).

D. Nakashima.— Les mythes que nous avons relatés appartiennent au monde symbolique inuit, surtout en ce qui concerne l'importance de la séparation entre monde marin et monde terrestre, et ne sont pas transposables chez les Indiens Naskapis ou Cris qui partagent le même territoire de chasse.

Par contre il y a un autre mythe, partagé à la fois par les Inuit et les Indiens du Québec arctique, qui explique l'abondance ou l'absence du caribou. Ce mythe atteste l'existence d'un Maître des caribous qui selon la version prend différentes formes : ours blanc, caribou géant, Indien ou homme blanc. Il occupe une immense grotte située dans les montagnes Torngat, au nord-est de la péninsule d'Ungava. Cet esprit-maître contrôle les troupeaux de caribou, les envoyant en nombre si les hommes sont respectueux, les rappelant dans sa grotte si les hommes ne respectent pas les interdits.